Retour en Ténarèze

13 et 14 octobre 2018

Carte de l'Armagnac et bouteille de Cassaigne

PREMIER JOUR : 13 OCTOBRE 2018

Ce 13 octobre, le Comité du Monteil me permet de retourner en Ténarèze, découverte une première fois le 6 avril 2013 lors d'un voyage d'une journée, lui aussi organisé par ledit Comité. C'est ce jour-là que j'appris le mot "Ténarèze" comme étant une région du Gers, productrice d'armagnac. Il fait beau et particulièrement doux, ce 13 octobre, avant le lever du soleil. Orion domine le ciel nocturne et promet un excellent week-end. L'aube pointe lorsque Kléber arrête son bus sur l'une des aires de l'autoroute des Deux-Mers pour la halte habituelle du petit matin. À 8 h 30, nous quittons l'autoroute à Damezan ; trois chevreuils lèvent leur tête au passage du bus, entre vignobles et champs de maïs en partie moissonnés. Lavardac, Mezin, Condom... À 9 h 17, nous sommes arrivés devant l'abbaye de Flaran sur Baïse où Sylvie, notre guide pour ce site, nous attend. En fait, c'est nous qui l'attendons un peu car nous sommes en avance...

L'ABBAYE DE FLARAN

Nous aurions pu entrer par la porte qui permet d'accéder à l'église mais la guide nous fait suivre un itinéraire complexe pour pénétrer directement dans le cloître : c'est là qu'elle nous raconte l'histoire du lieu. Les quatre ailes du cloître sont encore là, tantôt jalonnées de doubles colonnes rondes surmontées de chapiteaux – ce sont alors les colonnes originelles, en marbre, trouvées dans les ruines de villas gallo-romaines et réemployées – tantôt soutenues par des piliers carrés : dans ce cas, les parties originelles ont disparu et les galeries ont été reconstruites plus simplement, sans arcature.

Ce cloître, zone de silence, de réflexion et d'introspection – un monde intérieur, en quelque sorte – est un rectangle de vingt-cinq mètres sur trente. Chacune des quatre galeries qui le sépare du monde extérieur a son rôle dans la vie monastique. C'est ce que nous explique notre guide, debout entre deux colonnes, pour être mieux entendue. À l'est, l'aile des moines est consacrée à la vie spirituelle : là se situe la très belle salle capitulaire, construite aux XIIe et XIIIe siècles. Au sud se trouve la galerie de la collation. Les lectures du soir y étaient dites alors que les moines étaient tous assis sur des bancs. C'était aussi dans cette aile qu'avait lieu le "*mandatum*" ou lavement des pieds. La galerie, construite le long de l'église, était donc dévolue à la vie spirituelle et liturgique. En face d'elle, la galerie nord était celle des services et de la fonctionnalité : activités domestiques autour du réfectoire, construit et reconstruit entre les XIIIe et XVIIIe siècles. C'est là que se trouvait la cuisine. C'est elle qui est la plus proche du point d'eau, source ou rivière. Parmi les pièces de cette aile, se trouve celle dite du chauffoir car elle possède une cheminée dans laquelle le feu était allumé par grand froid, lorsque l'eau gelait dans le bénitier de l'église. Il y avait autrefois, dans cette aile, un lavabo, qu'il fut fontaine ou simple bac alimenté par une source. Les moines s'y lavaient mains et visage avant les repas. Il me faut dire aussi un mot du réfectoire : les moines y prenaient leur repas en silence, assis sur des bancs disposés le long des murs. Ai-je compris qu'ils regardaient le mur en mangeant, se tournant le dos ou me suis-je trompé ? Une lecture faite depuis une chaire accompagnait les repas. Ces repas se composaient de légumes cultivés sur place, de fruits, d'une livre de pain. Les œufs et le fromage étaient autorisés certains jours, la viande était rare, voire inexistante. Les moines mangeaient peu et, à tour de rôle, effectuaient le service de la cuisine. Le réfectoire était éclairé par une fenêtre à triple lancette. Enfin, à l'ouest, se trouvait l'aile des convers, ces gens issus des couches les plus humbles de la société médiévale et rurale, qui étaient employés par les moines pour les travaux les plus difficiles. De part cette origine sociale et leurs activités manuelles, ils étaient, à mon avis,

Façade occidentale de l'abbaye de Flaran

Photo www

Le puits et les galeries nord et ouest du cloître

fortement méprisés par ceux qui se croyaient élus de Dieu et qui étaient issus des familles nobles, aisées et instruites. Cette aile, construite au XIVe siècle dans un style gothique rayonnant, marquait la frontière entre le spirituel et le temporel que les moines devaient avoir en horreur.

Un coup d'œil circulaire permet de se rendre compte du soin apporté à la taille des colonnettes et des chapiteaux ainsi que des arcs brisés qu'elles soutiennent. Dommage que certaines aient disparu lors des Guerres de religion, remplacées par des piliers carrés sans charme mais avec chanfreins. Les chapiteaux montrent des représentations naturalistes et symboliques (pampres de vignes, fleurs...) et des figures humaines, animales ou chimériques (visages, chimères, vache...). Chaque galerie était, à l'origine, surmontée d'un étage. Il ne reste aujourd'hui que ceux des galeries nord et ouest dont on peut admirer les parois en torchis sur croisillons de bois. Un puits occupe le centre du cloître.

Se lancer dans une narration de l'histoire de ce monument est une entreprise de longue haleine. La guide s'y essaie malgré tout mais prend soin de découper son récit en autant de lieux qu'il nous faut admirer. N'étant plus sur place, je peux tenter de recoudre ces morceaux de discours pour résumer l'histoire de l'abbaye.

Initiée au milieu du XIIe siècle sur la rive occidentale de la Baïse, l'abbaye cistercienne de Flarans n'échappa pas aux aléas de l'histoire. Le site fut choisi en 1151 par des moines qui venaient de Mauvezin, ce village de Bigorre aujourd'hui dominé par l'un des châteaux de Gaston Phœbus. C'est à son pied que se trouve l'abbaye de l'Escaladieu, fort joli nom par ailleurs. Les moines à l'origine du monument venaient donc de l'Escaladieu. C'est pourquoi on dit que Flaran est fille de l'Escaladieu. En 1151, douze moines et un abbé étaient déjà sur place et j'imagine qu'ils commencèrent à concevoir le futur édifice. La construction ne débuta vraiment qu'aux alentours de 1180. Les moines bâtisseurs n'étaient sans doute pas seuls mais la guide passe sur ces détails. La guerre de Cent Ans n'épargna pas l'abbaye mais on reconstruisit. Puis vinrent les Guerres de religions qui détruisirent le cloître... mais on le reconstruisit, certes différent mais reconstruisit quand même. À son apogée, l'abbaye de Flaran comptait vingt-cinq à trente paroisses et soixante convers y travaillaient la terre.

Comme pour nombre de monuments religieux, la Révolution française fut une épreuve dont l'abbaye ne sortit pas indemne. À cette époque n'y vivaient plus que trois religieux et un prieur. Le lieu fut vendu en tant que bien national, pour 340 000 livres, à un colon de la Martinique. L'abbaye fut transformée en exploitation agricole, donc très dégradée, et cela au cours des deux siècles qui suivirent. La salle capitulaire devint cellier, l'église devint chai et même, plus tard, garage automobile... En 1913, le cloître n'échappa à une vente à la découpe que grâce à une forte mobilisation locale ; en avril 1914, l'abbaye fut classée au titre des Monuments Historiques.

Dans la nuit du 15 au 16 octobre 1970, un incendie criminel – délit à l'assurance par l'un des propriétaires – se déclara dans le monument, ravagea le logis abbatial et l'aile ouest du cloître. Le site fut ensuite pillé avant que le département du Gers n'achète le bien et commence une longue restauration, en partie menée par l'association des amis de Flaran. Peu à peu, les bâtiments, les toitures, le cloître, le chevet, le dortoir furent restaurés. En 1976, l'édifice fut ouvert au public. Depuis 2000, l'abbaye propose des activités culturelles et des expositions. En 2001, on y fêta le 850e anniversaire de l'abbaye.

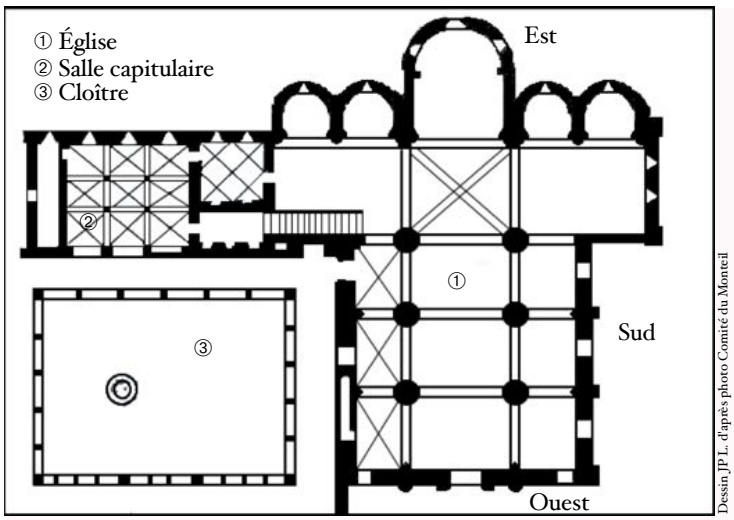
En franchissant la porte qui relie le cloître à la nef, nous suivons la guide dans l'église. Au passage, elle nous

Photo Comité du Monteil

Galerie Nord du cloître

Photo Comité du Monteil

Les galeries Est et Sud depuis la galerie Nord



Dessin JP L. d'après photo Comité du Monteil

Plan partiel de l'abbaye de Flaran

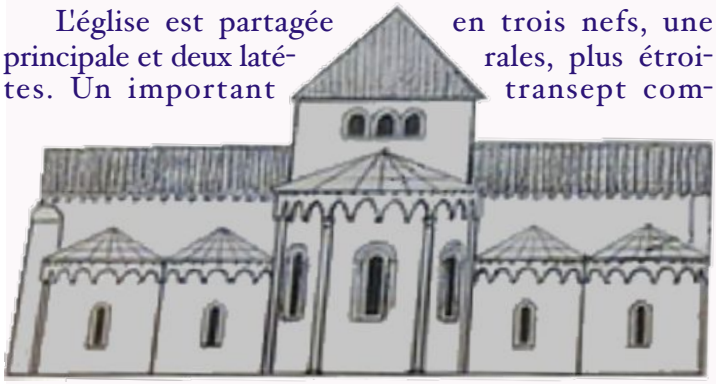
montre le chrisme complexe qui est gravé au tympan de cette porte et nous en explique rapidement le sens. Puis elle nous raconte l'origine de ce symbole qui aurait été vu par Constantin lors de la bataille de Maxence, en 313. L'empereur fit alors peindre cette vision sur les boucliers de ses soldats et sortit vainqueur de la bataille. Il n'en fallait guère plus pour que Constantin se convertisse au christianisme et officialise cette religion jusque alors persécutée dans l'Empire romain païen.

L'église est partagée en trois nefs, une principale et deux latérales, plus étroites. Un important transept complète le plan en croix. De chaque côté du chœur, voûté en cul-de-four, deux absidioles. Les voûtes romanes en arc brisé sont portées par six puissants piliers à colonnes adossées. La guide nous explique que ces voûtes en arc brisé ont été inventées par les moines cisterciens, en Bourgogne. Comme très souvent (toujours ?), la construction de l'église commença par le chœur et ses absidioles, en 1180. Le monument fut achevé en 1210 : une telle rapidité de construction lui donne une grande harmonie de style. La guide nous fait remarquer les marques gravées sur certaines pierres : ces tâcherons permettaient de connaître le nom des tailleurs qui les avaient travaillées afin qu'ils puissent être correctement payés. Au pied des piliers, mais aussi sur les tailloirs des chapiteaux qui les coiffent, se trouve l'une des rares concessions au décorum : quelques boules sculptées. Cette sobriété se retrouve dans l'absence de décor mural et le choix des chapiteaux qui représentent, pour la plupart, des feuilles de roseaux nommés cistels.

3 détails de photos Comité du Monteil

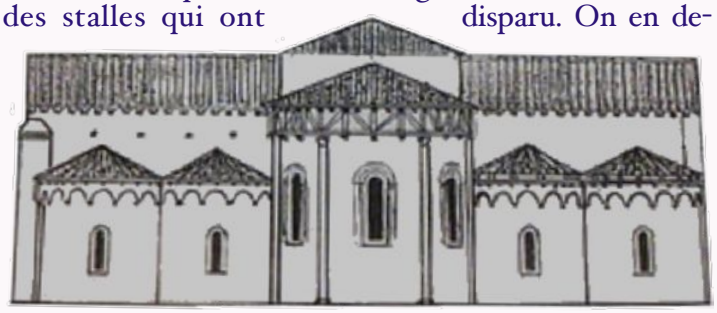
Chapiteaux au décor simple dans la nef (cistel)

Entre les piliers et contre également se trouvaient des stalles qui ont disparu. On en de-



Dessins JP L. d'après photo Comité du Monteil

La façade orientale de l'église, à l'origine



La façade orientale de l'église après restauration

Photo Comité du Monteil

Chapiteau à décor floral (feuillage et pommes de pin)

Photo Comité du Monteil

Chapiteau à décor floral (feuillage)

Photo www

La façade orientale de l'abbaye : les cinq absides et une moitié des dortoirs

vine encore la trace au bas des piliers. L'éclairage est assuré par de petites baies translucides, sans vitraux car la règle cistercienne préconisait la simplicité pour ne pas perturber les moines durant les offices : pas de sculptures figuratives.

La première messe avait lieu à 2 h du matin, au cœur de la nuit. Puis deux autres suivaient, à 4 h et 6 h : sommeil en pointillé ! La messe de 9 h était appelée tierce. Puis venaient celles de midi, 14 h 30, 17 h et 20 h. Autant de messes et de prières ont-elles, un temps soit peu, changé le cours de l'histoire et éviter guerres ou catastrophes ? D'un autre côté, nul ne peut dire ce qu'aurait été le monde sans cette obstination à dialoguer avec Dieu. Les moines, poursuit la guide, travaillaient entre les offices sans toutefois nous préciser le travail qu'ils effectuaient. Travail intellectuel (transcription, écriture, copies) ou plus manuel (jardinage, travaux champêtres, déboisement, fabrication de pain ou de fromage... Seule concession faite : travail et prières se conformaient à la règle de Saint-Benoît, édictée en 634.

Avant de quitter la nef, deux informations nous sont encore données : la porte occidentale, percée dans un mur presque aveugle, sans fioritures, n'est pas d'origine mais date du XIIIe siècle. L'église, après la Révolution, servit de chai d'armagnac : la part des anges y a noirci les murs.

Nous sortons par la porte menant au cloître, celle au-dessus de laquelle nous avions observé le chrisme puis entrons dans la salle capitulaire. Son plan carré (ou presque) me rappelle le plan de certaines pièces fréquentes dans les monastères arméniens, nommés là-bas "*gavit*". Comme elles, la salle capitulaire de Flaran est partagée en neuf espaces à peu près identiques, chacun couvert d'une voûte à arêtes prenant appui sur des corbeaux fichés dans les murs et, pour les autres extrémités des arcs en ogive, sur l'une des quatre colonnes centrales dont la guide nous dit qu'elles furent récupérées dans de très anciennes villas gallo-romaines comme le furent aussi certaines colonnes en marbre du cloître. Elles sont aussi en marbre. Les arêtes sont en brique ainsi que nous pouvons le voir dans les parties ayant perdu leur revêtement. À leur croisement, les clés de voûte arrondies sont ornées de fleurs. Les chapiteaux sont ornés de cistels. Trois fenêtres romanes en plein cintre éclairent la salle capitulaire.

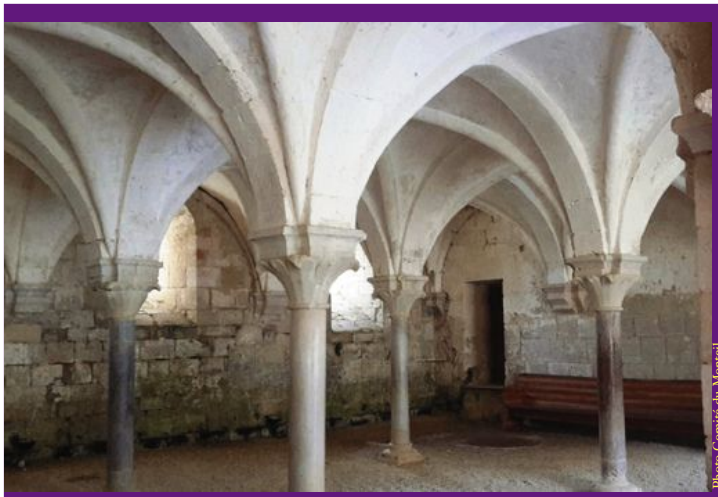


Photo Comité du Monteil

La salle capitulaire des XIIe et XIIe siècles

Photo Comité du Monteil

Maquette du domaine de l'abbaye

Cette salle, abîmée par le temps et les hommes, permettait aux moines de se retrouver pour des confessions publiques ou des lectures des textes de Saint-Benoît, faites par l'abbé. Les convers étaient exclus de cette pièce car ils n'avaient pas voix au chapitre. Plus tard, elle fut transformée en espace pour stocker le charbon.

C'est par un passage couvert que nous accédons au domaine extérieur. Les jardins proprement dits, relégués à l'extrémité du terrain, sont trop loin pour les visiter si l'on veut profiter des explications : ou bien on se promène pour voir ou bien on reste sagement pour écouter la guide car il n'y a pas moyen de faire les deux. Nous restons donc sur la pelouse et regardons la longue façade des dortoirs, contiguë aux absides de l'église.

Une autre vision de l'édifice se révèle : d'abord la longue aile des dortoirs dont il me semble avoir compris qu'elle avait été bâtie en deux époques différentes. La théorie des ouvertures lui donne un bel aspect. Tout à gauche se trouvent le chœur de l'église et ses cinq absides : la principale, plus grande que les autres, est rehaussée par un colombage en une époque que je n'ai pas notée. Je découvre que, de chaque côté, se trouvent deux absidioles : je ne les avais pas remarquées lors de la visite intérieure. Ou en tout cas, pas comptées. La guide nous décrit le jardin comme étant à la française et datant du XVIIIe siècle.

Elle explique le canal de dérivation menant au moulin : il court derrière un mur, invisible. Dans le fond du jardin (je n'y suis pas allé faute de temps) se dresse un pigeonnier et se cache le jardin des simples et des plantes médicinales nécessaires à la vie en monastère : les moines devaient être autonomes. J'ai à peine le temps de m'approcher du bassin central transformé en œuvre d'art : une sorte de plastique mou a été répandu dans le bassin pour donner l'illusion d'une eau verte. Le haut mur de pierre qui entoure cet espace était destiné à protéger les moines des regards extérieurs et à les empêcher de rêver en contemplant le vrai monde. Ils pouvaient ainsi se concentrer sur leurs prières, leur travail et leurs relations avec Dieu. Il y avait aussi, pour l'autonomie du monastère, des viviers, des étangs et de la vigne, l'ensemble étant entretenu par les convers, les serfs des moines pas très catholiques avec leurs serviteurs. Hiérarchie : on ne mélange pas les élus qui dialoguent avec Dieu et les serviteurs qui se salissent les mains dans la terre... Le monastère possédait des terres jusqu'à vingt kilomètres à la ronde ; elles rapportaient probablement de l'argent aux moines. Avant de visiter l'étage, la guide, répondant à une question, nous précise que si les cisterciens étaient vêtus de blanc, les bénédictins l'étaient de noir.

La guide nous invite à monter à l'étage, dans les anciens dortoirs des moines transformés en lieu d'exposition. Le plafond est plutôt bas mais une longue fresque court tout au long des murs, juste sous le plafond. La guide nous indique qu'elle est datée du XVIIIe siècle. C'est à cette époque, qu'après rénovation, chaque moine obtint une cellule particulière, ce qui mettait fin à l'immense dortoir en commun. Au XVe siècle, le dortoir était découpé en bat-flancs individuels séparés par des cloisons basses et éclairés par des fenêtres à meneau. Les cellules furent occupées jusqu'en 1791 puis abandonnées jusqu'en 1970. Dans la nuit du 15 au 16 octobre 1970, un incendie criminel détruisit une partie du dortoir, ce qui entraîna une décision radicale du département du Gers qui acheta l'ensemble de l'abbaye.

Dans le couloir, nous pouvons admirer, dans leur cube de verre, cinq très originales statues de Dali assez célèbres : Licorne 84, Rhinocéros cosmique 74, Éléphant spatial 88, Cheval sellé avec le temps 81, Joconde de Mitsu kosbi 74. Dans les cellules – éclairage naturel et belle vue sur le jardin – sont accrochées des peintures de Braque, Monet, Corot, Courbet, Picasso, Valadon,

Licorne et rhinocéros cosmique

Quatre images - www

Éléphant spatial et cheval sellé avec le temps

Photos Comité du Monteil

Soutine et bien d'autres. De Camille Claudel est exposée une femme accroupie.

C'est en quittant le dortoir que je découvre le grand escalier de pierre qui descend directement dans la nef de l'église. Les moines l'utilisaient pour se rendre aux mâtines. L'architecture de ce lieu est vraiment conçue pour ce qu'elle devait apporter à ceux qui la fréquentaient : un endroit fermé sur lui-même, dépourvu de décorations inutiles, entièrement consacré à la réflexion, à la prière, à la communion avec Dieu.

La visite officielle étant terminée, nous disposons d'un peu de temps pour finir la découverte du site, pour lire les divers panneaux explicatifs, pour tenter – sans réussir – à atteindre les galeries supérieures du cloître, pour revoir les chapiteaux ornés de cistels, pour visiter la cuisine et ses deux cheminées...

Puis le président du Comité essaie de rassembler ses ouailles pour que tout notre sympathique troupeau pessacais remonte dans le bus. Nous sommes devant notre restaurant une quinzaine de minutes plus tard pour un déjeuner gastronomique : artichauts et queues d'écrevisses, poulet, fard gascon avec orange, café...

LA COLLÉGIALE DE LA ROMIEU

À peine avons-nous avalé le déjeuner que déjà nous devons repartir sur les routes du Gers, direction La Romieu, où une collégiale nous attend depuis des siècles. Nous y sommes à 14 h. Une guide, de nouveau, est présente à notre descente du bus pour nous raconter les secrets de cet édifice religieux assez exceptionnel : une immensité dans un minuscule village.

La collégiale Saint-Pierre, classée au Patrimoine mondial de l'UNESCO car située sur les chemins vers Compostelle, se dresse ici depuis sept cents ans. Maria ouvre un large portail, ouverture unique dans une sorte de rempart, au centre du village. Nous entrons directement dans un cloître et trouvons place sur les bancs posés dans l'une des galeries. Silence, Maria raconte.

Deux moines allemands, de retour de Rome – d'où le nom du village – marchaient vers Compostelle. Nous sommes alors en 1062 et ces moines pèlerinaient. Étaient-ils fatigués ? Avaient-ils entendu des voix ? Obéissaient-ils à un ordre ? Je ne sais car Maria parle vite et je n'ai pas le temps de tout noter. Mais ils s'arrêtèrent ici où il n'y avait absolument rien. En ces temps anciens, le rien attirait les hommes voués à Dieu. Plus il n'y avait rien, plus les prières étaient efficaces... Les moines s'arrêtèrent donc et fondèrent un prieuré bénédictin. Les habitants des environs se regroupèrent peu à peu autour du prieuré et contribuèrent ainsi à la naissance du village qui fut nommé La Romieu. Des fortifications furent construites, qui s'ouvraient par trois portes. Le lieu devint une sauveté. Il ne reste qu'une seule de ces trois portes, appelée aujourd'hui porte de la fontaine.

Vers 1265 – 1270, naquit Arnaud d'Aux, le fondateur de la collégiale. Il était le deuxième de la fratrie et, comme beaucoup des seconds dans les familles nobles

Photo Comité du Monteil

Vue partielle du cloître de La Romieu

Photo Comité du Monteil

L'une des tours à travers une arcade gothique

Détails des arcatures du cloître

ou riches (à cause du droit d'aînesse), il choisit la voie religieuse. Il étudia à Agen et à Bologne où il rencontra Bertrand de Goth, premier pape d'Avignon. Arnaud d'Aux gravit les échelons, devint chanoine puis évêque puis cardinal en 1312. Il commença alors la construction de la collégiale. Il devint ensuite camerlingue du pape, un grade très élevé. Il fut aussi conseiller de Philippe le Bel puis d'Édouard II d'Angleterre, naviguant ainsi intelligemment entre les deux puissances ennemies. Il décida de construire son tombeau familial à la Romieu, d'où cette collégiale, regroupant des chanoines priant pour le salut du fondateur. La collégiale étant construite pour lui, il n'y avait pas de porte donnant sur la rue.

Le cloître est à trois niveaux. Le logement des chanoines se faisait à l'étage. Au niveau supérieur se trouvaient les salles d'écriture : il en reste les corbeaux dans un angle du cloître. La construction, financée par le roi d'Angleterre (prisonnier du pape ?) dura six ans, entre 1312 et 1318. La rapidité de cette construction fit que le style en est relativement pur. Le cloître fut détruit par les protestants en 1569. Le comte de Montgomery saccagea l'édifice et les gisants, tua les chanoines qui furent jetés dans le puits de trente mètres de profondeur. Le cloître fut incendié. Des piliers du cloître furent restaurés en 1933 par le Touring Club de France dans une pierre différente (calcaire fossilifère) de celle utilisée naguère et des chapiteaux romans furent refaits : restauration plutôt nuisible qui n'aurait plus cours de cette façon aujourd'hui où l'on respecte davantage le style et le site. La galerie ouest fut restaurée en 1966 dans une meilleure manière.

L'histoire de la collégiale et de son fondateur n'est sans doute pas complète mais une fois qu'elle nous fut contée, nous suivons la guide vers l'église elle-même. Avant d'entrer, elle nous fait remarquer les deux assommoirs aménagés au-dessus de la porte. Trois meurtrières destinées à protéger le cloître, le palais et l'église complétaient ce système défensif. Il faut aussi noter les deux hautes tours qui dominent l'église comme des sortes de donjons. Un étroit escalier, à double révolution, est aménagé dans un mur de la collégiale. Il avait deux fonctions : la défense et l'espionnage. Ce monument religieux avait des aspects de château fort...

Après avoir appris que le palais du cardinal a été détruit voici longtemps, nous entrons dans l'unique nef de l'église. Nous observons d'abord la tribune en bois remplaçant, au XIXe siècle, l'ancienne tribune en pierre. Nous observons la trace d'une porte murée, assez haute, percée dans l'un des murs. Il s'agit de la porte par laquelle les chanoines, quittant leurs cellules situées au premier étage du cloître, accédaient à la tribune et

Nef et voûtes de la chapelle

Vitrail montrant Arnaud d'Aux et ses deux neveux

entraient dans l'église. Réunis sur la tribune, les chanoines chantaient lors des offices du matin et du soir. Parmi les vitraux, une crucifixion dans l'axe du chœur et un arbre de Jessée que la guide date du XIXe siècle. Au bas de ce vitrail, en guise de racines, en quelque sorte, sont représentés Arnaud d'Aux et deux de ses neveux, archevêques, Arnaud, en habit de cardinal, portant dans ses bras la maquette de la collégiale.

Les murs du chœur ont été peints en trompe l'œil, au XIXe siècle. Chaque pierre porte une petite croix bleue ou rouge. L'une des colonnes du chœur est ornée d'une peinture de vigne. À l'opposé, placée au-dessus de la tribune, la rosace du XVe siècle représente, en son centre, le visage du Christ peint sur un linceul. La guide nous parle de céphalophore, c'est-à-dire de la représentation simultanée de Jésus, de Marie et de Jean-Baptiste.

Maria poursuit la narration de l'histoire, espérant que nous serons attentifs à ses révélations. Lors d'un vendredi 13 de l'an 1307, le roi de France Philippe IV le Bel fit arrêter les Templiers afin de détruire leur ordre qui devenait trop important et risquait de lui nuire. Arnaud d'Aux était aux côtés du roi lors de ce sinistre événement. Il participa donc à la spoliation de l'ordre des Templiers. Lors de l'élection de Jean XXII – cardinal Duez de Cahors – l'intérim fut effectué par le camerlingue dont c'était le travail. Et qui était camerlingue, à cette époque ? Arnaud d'Aux ! Celui-ci mourut en 1321, en Avignon. Sa dépouille fut apportée à La Romieu pour y être enterrée. Dans les murs de l'église sont aménagés quatre enfeus dont celui d'Arnaud d'Aux.

Notre groupe est un peu trop important pour que tous entrent dans la sacristie. Resté en arrière, je n'entends pas le début des explications de la guide qui n'a pas attendu que nous soyons tous serrés dans ce petit espace. Dommage... Ce qu'elle a dû raconter devait être intéressant car la pièce est assez exceptionnelle. Cette sacristie ressemble à une chapelle tant par sa forme voûtée que par sa décoration. La pièce, à laquelle on accède par un étroit couloir, est octogonale, surmontée d'une voûte à ogives entièrement peinte. D'après la guide, les seize secteurs de cette coupole représentent seize anges du Jugement dernier. Les murs sont peints sur trois registres. Au premier, papes et évêques alternent tandis qu'au deuxième, se succèdent des personnages bibliques. L'un des évêques est, bien sûr, Arnaud d'Aux. Ces fresques dateraient des années 1512 à 1518. Au-dessus de la sacristie se trouve, paraît-il, une salle des archives que nous n'avons pas vue.

La visite étant achevée, nous quittons la sacristie et la nef. Disposons de quelques secondes pour regarder les enfeus, les vitraux, la rosace avant de sortir sagement par l'unique porte d'accès. Avant de regagner la rue et le bus – le président nous presse – la guide nous conte la légende des chats.

"La Romieu est la cité des chats dès son origine. Angéline, une jeune fille vivant ici à une époque non précisée, adorait les chats. Son père bûcheron mourut écrasé par un arbre ; Angéline se retrouva orpheline. Elle fut accueillie par des habitants de La Romieu, appelés Romerieux. Bientôt privés de nourriture, les habitants du village décidèrent de manger les chats. Angéline, ne pouvant le supporter, en cacha deux. À mesure que les chats étaient mangés et disparaissaient, les souris et les rats proliféraient, ce qui nuisait aux très rares réserves et à la population, envahie par les rongeurs. C'est alors qu'Angéline ressortit son couple de chats et l'offrit aux villageois qui furent sauvés une nouvelle fois de la famine. Aujourd'hui, il y a des sculptures de chats un peu partout dans le village."

Papes et évêques sur le mur de la sacristie…

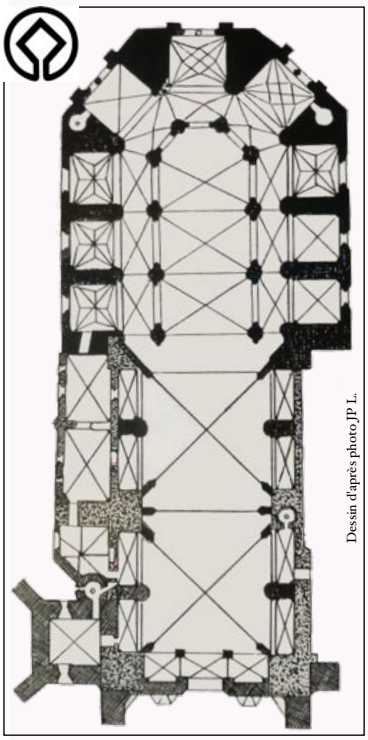
… et anges du Jugement dernier au plafond voûté.

Mais nous n'avons guère de temps pour les rechercher et les photographier...

LECTOURE

Nous quittons donc La Romieu dans une certaine précipitation car, comme trop souvent, le temps nous manque. Le village aurait mérité une visite ou, pour le moins, une petite promenade dans ses ruelles.

Par les routes départementales traversant une campagne ondulée et souriante, nous atteignons Lectoure. Le groupe est partagé en deux, une partie visitant d'abord la teinturerie au pastel, l'autre ayant quartier libre dans la ville. Je pars d'abord visiter la ville décorée par des parapluies roses en raison d'octobre rose. Je traverse la place occupée par un petit vide-greniers et visite l'église Saint-Gervais Saint-Protais classée au patrimoine mondial.



Plan de l'église de Lectoure

L'église est riche d'une histoire complexe et non entièrement élucidée.On ne sait pas si des coupoles couvraient la nef, partagée en deux carrés égaux. L'église romane est transformée, au XIIe siècle, en édifice gothique par la construction de nouvelles voûtes à ogives. Le chœur date aussi de cette période mais le siège que Louis XI imposa à la ville entraîna la quasi destruction de la cathédrale. Un clocher fut reconstruit en 1488, la façade occidentale, entre 1487 et 1495. Le chœur et des chapelles latérales furent rétablis vers 1540. Nouvelles destructions lors des Guerres de religions, en 1561. Il fallut reconstruire les chapelles nord et sud du chœur ainsi que le déambulatoire au tout début du XVIIe siècle. Les voûtes de la nef, telles que nous les voyons aujourd'hui, datent de 1638 alors que celles du chœur ont été posées en 1742. En 1782, la flèche de la tour, victime de la foudre, fut détruite.

Sans guide, il n'est pas facile de lire dans les pierres de cette église pour en déchiffrer l'histoire et l'architecture. Cependant, un élément est étrange : l'arc "triomphal" qui unit la nef au chœur. Il daterait du milieu du XVIIe siècle et prouve combien l'histoire de cet édifice est complexe.

La nef, l'arc triomphal et le chœur.

L'observation de l'église par son chevet, depuis la grand-place, ne laissait pas deviner que cet édifice trapu pouvait être aussi remarquable. La façade occidentale, en appareillage bien visible est tout aussi trompeuse. Mais il est temps de revenir à teinturerie, en passant sous les parapluies roses qui le vent agite au-dessus de la rue principale.

Église Saint-Gervais Saint-Protais de Lectoure, façade orientale

Façade occidentale et clocher tour

Le groupe "un" quitte le magasin, le groupe "deux" entre dans l'univers du bleu qu'avec le comité, j'avais déjà entrevu à Corde-sur-Ciel en octobre 2012. En réalité, nous pénétrons dans une bulle du passé que deux femmes tentent de maintenir à la surface du XXIe siècle où le pastel n'a plus rien à y faire. Le pastel est un colorant du passé qui, avec son congénère l'indigo, a été expédié dans les oubliettes de l'histoire par les teintures chimiques inventées en Allemagne aux XIXe et XXe siècles. Par un retournement de l'histoire, lorsque le passé a duré assez longtemps, il existe alors des personnes qui se lèvent et qui mettent toute leur énergie pour le sortir de l'oubli. Car, en vérité, il faut bien le dire, le pastel est bien plus efficace que les teintures chimiques et sans doute beaucoup moins polluant. Il est combien de fois plus intéressant d'écouter quelqu'un expliquer comment, à partir d'une plante à fleurs jaunes, on obtient du bleu que d'entendre un chimiste raconter ses équations.

Si le magasin s'appelle "Les bleus pastel de Lectoure", la plante se nomme *Isatis tinctoria* ou pastel des teinturiers. Quelques planches, fort jolies, expliquent en détails la plante : rosette, fleur, silique et cocagne.

Le pouvoir tinctorial de cette plante était déjà connu en Égypte ancienne ; plus tard, les Écossais l'utilisèrent pour se peindre le visage et le

corps afin d'effrayer leurs adversaires lors des combats. De là provient peut-être l'expression "avoir une peur bleue"... Les Romains firent de Pompéi un gros centre de production et teignaient leurs vêtements de travail d'un bleu fade. Sa culture dans le Lauragais et l'Albigeois débuta au Moyen Âge. Du Xe au XIIIe siècle, le pastel était appelé guède en Picardie. Au XIIIe siècle, on le cultivait dans la région de Toulouse et de Carcassonne où les boules prirent le nom de cocagne ; d'où le nom de pays de cocagne car les boules de pastel se vendaient très cher. Plus il y avait de soleil, nous dit-on, plus le bleu était intense. Cette région s'enrichit avec cette culture. Jusqu'à ce que, venu des Amériques, nous parvienne l'indigo, autre teinture végétale, cultivée par les esclaves. Cette teinture était plus colorante que le pastel et son prix, six fois moindre. L'indigo mit fin au pays de Cocagne. Les Guerres de religions, qui détruisirent le pays occitan, achevèrent la culture du pastel dans le sud de la France. Les belles demeures des riches marchands gardent encore le souvenir de cet eldorado trop bref (1500 - 1560 pour l'âge d'or du pastel entre Toulouse et Albi).

Les champs et les moulins furent détruits sous la Révolution. Pendant le règne de Napoléon Ier, le maréchal Lannes, natif de Lectoure, proposa de remettre à l'honneur la culture du pastel. Il fallut alors trouver un procédé de fabrication beaucoup plus rapide

Image www

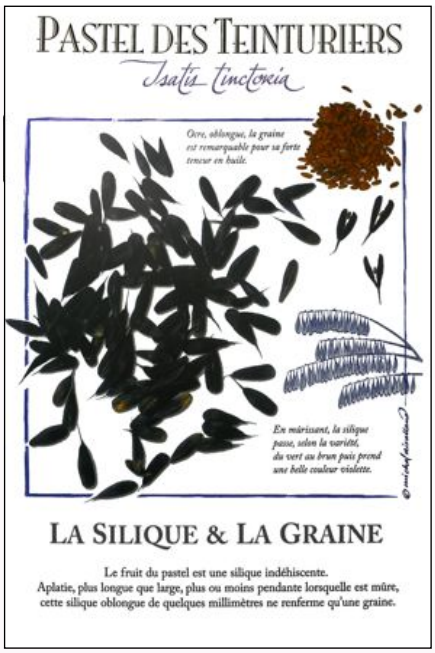
Image publicitaire pour le bleu de Lectoure

Traitement du pastel

que celui des temps précédents : quelques semaines au lieu de huit mois. Les soldats de l'Empire étaient, semble-t-il, revêtus d'uniformes bleus. Nouveau déclin vers 1850, précédant la découverte des colorants chimiques, artificiels. Mais les soldats de la Première guerre portaient encore des uniformes bleu horizon, teints au pastel...

Les plantes, bisannuelles ou vivaces, forment d'abord une rosette de feuilles oblongues qui embrassent bientôt la tige jusqu'à son sommet. La plante fleurit jaune mais ce sont les feuilles qui contiennent la teinture. Il y avait cinq à six récoltes par an, entre juin et octobre. On cueillait les feuilles dès la première année. La floraison se produisait en avril. Fin juin, la silique contenait une graine qui donnait l'huile de pastel.

Le nom pastel vient du provençal et signifie "pâte" car le pigment est issu d'une pâte obtenue par la trituration et la macération des feuilles. Les Grecs et les Romains s'en servaient comme remède antiscorbutique, cicatrisant, contre la jaunisse. Autrefois, son obtention nécessitait un processus long de fermentation et de séchage qui s'étalait sur deux années. Les feuilles étaient récoltées à la main en cinq ou six cueillettes, de la Saint-Jean à novembre lorsqu'elles jaunissaient légèrement pour atteindre leur maturité. Après lavage des feuilles et séchage, le broyage à la meule suivi d'une fermentation qui durait quatre mois aboutissait à la confection de cocagnes, façonnées à la main : elles avaient une quinzaine de centimètres de diamètre. On les attachait au mât de cocagne afin de les faire sécher encore quatre à six mois pour qu'elles deviennent dures et transportables. Il fallait les hisser hors de portée des voleurs. Les cocagnes étaient ensuite broyées et le colorant devait être mis à fermenter dans de l'urine pour qu'il devienne soluble dans l'eau. Puis il fallait encore une oxydation pour que la teinte verdâtre obtenue devienne bleue.



Cette teinture indélébile fut utilisée, aux XVe et XVIe siècles, pour enluminer les robes à la cour des rois. C'est aussi avec ce bleu intense qu'était coloré le manteau de Marie. Toulouse devient le centre de négoce de cet or bleu, objet de convoitise des drapiers de toute l'Europe et même des peintres flamands et italiens.

Pas question d'attendre un ou deux ans pour voir, dans le magasin, la transformation du produit en colorant bleu. Le processus de fabrication a été accéléré : quelques minutes suffisent aujourd'hui pour ce qui durait si longtemps autrefois. On nous explique donc la façon de travailler le pastel, ce qui est beaucoup plus complexe que je ne le pensais. Les boules de cocagne, particulièrement dures, sont écrasées sous une meule et la poudre noire, obtenue, mélangée à l'urine des pisseurs.

Traitement du pastel

Photo Comité du Monteil

Vêtements teints au pastel

Cent kilos de feuilles donnent cent grammes de pastel, nous dit celle qui nous explique mais qui parle si vite que je ne peux tout noter. Les feuilles sont macérées dans de l'eau chaude (ou pas). Le pigment est incolore et doit être oxydé. Il devient alors jaune puis vert et finalement bleu. La pâte se dépose au fond de la cuvette et donne le pigment. Une fois sec, il est solide et il est indélébile.

Il faut encore le traiter avec de la fleur de chaux (calcaire) à laquelle on ajoute du fructose ou du henné en branche ; on remue : la solution devient vert kaki. La femme trempe alors un tissu écru bien mouillé dans cette solution étrange. Plus on trempe longtemps le tissu, plus la teinte bleue sera intense. Le linge teinté est plongé dans de l'eau froide : l'oxygène dissous dans l'eau froide révèle la couleur bleue : un tour de magie ! Avec une trace de vinaigre blanc, la teinture est terminée. Plus le tissu sera lavé, plus la teinte sera bleue.

Lorsque la démonstration est achevée, nous pouvons toucher les morceaux de teinture bleue, presque noire, très résistants : c'est l'agranat qu'il faut réduire en poudre avant utilisation. Ces morceaux de teinture pouvaient se conserver plus de dix ans.

Actuellement, le magasin travaille avec dix hectares de pastel soit quarante tonnes de feuilles par hectare et par an. Pendant les quelques minutes au cours desquelles les achats font partie du protocole, je me demande comment un processus aussi complexe a-t-il été découvert et pourquoi, alors, n'a-t-on pas, plus tôt, inventé un procédé plus simple, comme celui utilisé actuellement ?

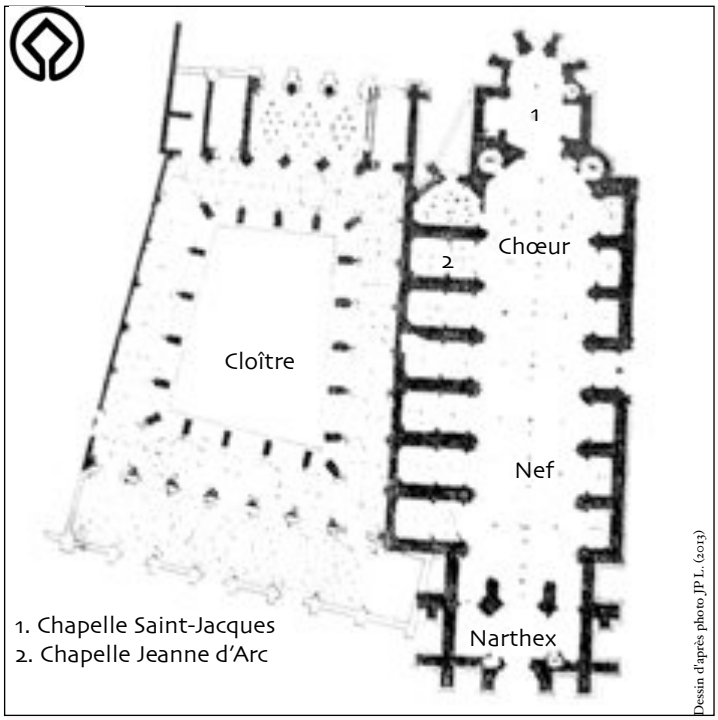
Nous quittons le magasin installé à Lectoure depuis 1994. Nombre de tissus qui sortent de cette petite entreprise sont destinés aux Beaux-arts ou à l'industrie textile. Cependant, les visiteurs peuvent aussi y trouver leur bonheur en bleu.

Retour à Condom peu avant 18 h. Chacun dispose d'une heure et demie avant le dîner, à utiliser selon son choix. Je décide de monter vers la cathédrale, visitée en avril 2013. J'y retrouve les quatre mousquetaires en bronze et entre dans la cathédrale par sa porte occidentale, dont le tympan est orné d'un joli tétramorphe entourant un Christ en gloire. Je reprends ici le texte jadis écrit lors de la visite guidée par Sigrid (pour ceux qui n'étaient pas présents ce 6 avril 2013 !).

La cathédrale de Condom date du XVIe siècle. Mais son histoire est beaucoup plus ancienne. La ville gagna en importance lorsque les pèlerins commencèrent à se rendre sur le champ des étoiles, loin vers l'ouest, en Galice. Ce pèlerinage avait plusieurs racines : celle du Puy passait par Condom. Il n'en fallait pas plus pour que l'abbaye, fondée au XIIe siècle, s'enrichisse. Et toute la communauté avec elle. La renommée culturelle de Condom était alors grande, débordant la Gascogne. Puis le pape découpa l'évêché de Toulouse en deux morceaux, créant ainsi celui de Condom. Lorsque le clocher de l'abbaye s'effondra, un nouvel édifice fut construit entre 1504 et 1534, sous la direction de Jean Marre. La construction de cette nouvelle cathédrale commença par le narthex alors qu'habituellement, ce type de construction débutait par le chevet. La rapidité avec laquelle l'édifice fut réalisé se lit dans l'homogénéité du style gothique flamboyant d'inspiration méridionale. Le plan choisi est celui des églises de la région, fréquent chez les cathares : une seule nef sans collatéraux, afin d'optimiser la réception du message à destination des fidèles. La cathédrale de Condom ne comporte donc ni transept ni nefs latérales. Toutefois, treize chapelles ont été construites, profondes du côté du cloître – 10 m – , étroites du côté de la place Saint-Pierre – 4 m. La guide nous explique qu'un ancien cimetière s'étendait sous l'actuelle place et, qu'à l'époque, il n'était pas question de le déplacer ou de détruire des tombes, même pour une cathédrale.

Christ en gloire et tétramorphe de la porte occidentale

Portail principale, entrée sud



Plan de la cathédrale Saint Pierre, Condom

Attentifs aux explications de notre guide, nous observons le portail nord de la cathédrale, de style flamboyant, comme le reste de l'édifice. Trois voussures en arc brisé en dessinent les courbes. Elles sont chacune ornées de huit jolies statues qui ont plus ou moins bien résisté aux intempéries et aux aléas de l'histoire. Celles du registre inférieur ont perdu la tête pendant la Révolution de 1789. Les six niches sur les côtés du portail sont vides, de même que le trumeau. Le tympan est décoré d'ogives flamboyantes en bas-relief, à la manière d'un vitrail qui serait de pierre. C'est certes assez joli mais étrange car impersonnel. Le tympan n'est ici qu'un simple décor alors que d'habitude, c'est un espace où s'exprime la foi : il était destiné à frapper le fidèle ou le pèlerin qui entrait dans l'église.

Nous entrons. Et découvrons le chœur enfermé dans un joli mur ajouré, tout en fines colonnettes et arcatures gothiques flamboyantes. Sigrid explique que l'ancienne cloison, séparant le chœur du déambulatoire et destinée à isoler les chanoines, abbés et prêtres du commun des mortels, était autrefois en bois. C'est après qu'elle eut brûlée qu'elle fut remplacée par cette élégante dentelle de pierre, inspirée par le chœur de Sainte Cécile d'Albi. À Condom, cependant, le jubé a été détruit. Deux séries de huit statues en stuc – il faut être attentif pour noter une variation dans la teinte des matériaux juxtaposés – habillent la cloison ajourée. Sigrid nous fait remarquer le lutrin en forme d'aigle aux ailes déployées, l'aigle étant le symbole de Jean.

Il faut encore observer la voûte, assez haute, aux croisées d'ogives complexes ; les clés de voûte sont ornées de portraits (celui du roi Louis VIII, en particulier), de blasons (celui de Jean Marre : agneau pascal, étendard et étoiles), de fleurs de lys...

Les fenêtres sont assez grandes quoique placées haut. Elles n'ont plus de vitraux sauf les trois baies de la chapelle terminale et trois larges vitraux situés au-dessus du chœur ; ils paraissent anciens : XIXe siècle, précise la guide.

La cathédrale fut donc commencée par le narthex dont deux puissants piliers soutiennent la tribune de l'orgue et portent le clocher. Cette partie de la cathédrale me semble grossièrement réalisée ; il y manque l'élan si élégant du gothique flamboyant, comme si l'on avait préféré la solidité à la légèreté. Le contraste est saisissant entre cette partie ouest massive et le chœur enlevé.

Au fond du déambulatoire, la chapelle Saint-Jacques n'est autre que l'ancienne abside principale de l'antique abbaye. L'édifice du XVIe siècle n'a pas été bâti dans

Vue partielle de la grille du chapitre (gothique flamboyant)

Nef et voûtes gothiques

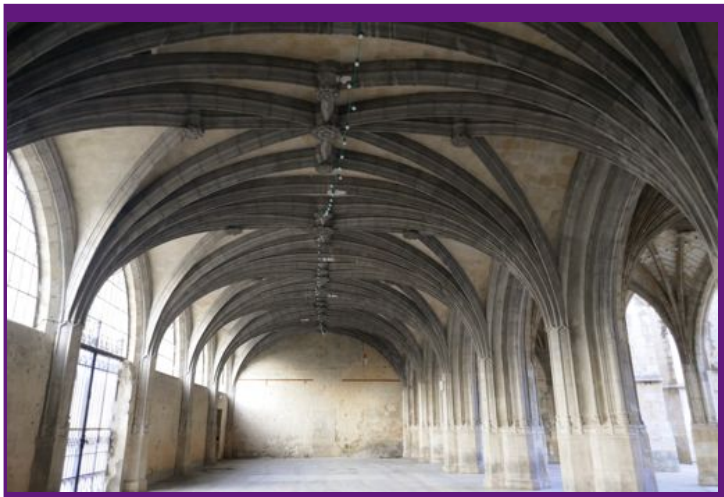
La tour de la cathédrale et la place Bossuet

La Baïse et son vieux moulin

l'axe exact de cette chapelle même si l'écart est peu visible. Par contre, l'appareil dont sont faits les murs montre la différence d'époque dans la construction : les pierres sont plus petites ici que dans la nef principale. Deux siècles séparent les deux constructions, si j'en crois les commentaires de la guide. Elle nous fait remarquer la "grotte" qui imite celle de Lourdes, ajoutée au XIXe siècle, et quelque peu anachronique dans cette cathédrale : nous sommes très loin du génie architectural des XIVe ou XVIe siècles ! En face de la soi-disant grotte, une statue de Marie...

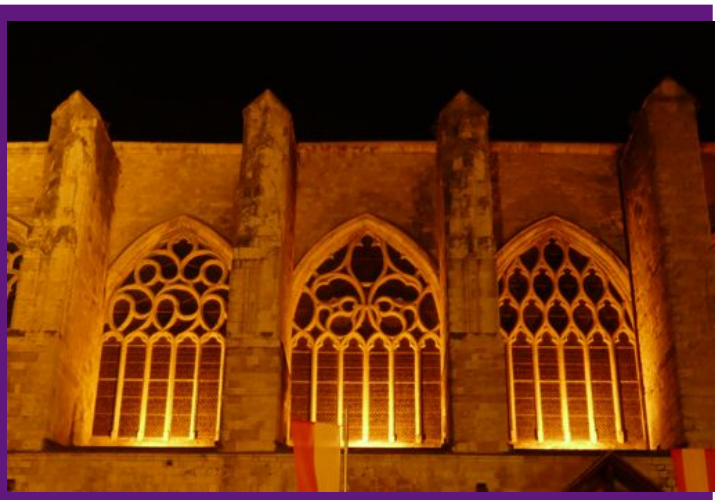
La première chapelle juxtaposant le chœur est dédiée à Jeanne d'Arc car elle fut le chef de l'armée des Armagnacs, partisans de Charles VII et opposés au parti des Bourguignons. Elle reçut d'ailleurs le titre d'armagnacaise, ce que j'ignorais et dont le sens réel m'échappe. Telle une déesse grecque, la statue de la sainte – elle ne fut sanctifiée qu'en 1920 bien que réhabilitée dès le XVe siècle – trône sous le blason bleu de Jeanne, lequel est orné de deux fleurs de lys encadrant une épée à la pointe de laquelle se trouve la couronne royale, en équilibre.

Je quitte la nef majestueuse par la porte principale, visite les mousquetaires toujours très photographiés et, contournant l'édifice par l'ouest, je retrouve la place Bossuet, du nom d'un évêque de Condom qui ne serait jamais venu dans sa cathédrale ; place sans intérêt hormis une tour du XVIe siècle, ultime vestige des temps anciens. Quelques pas encore et j'entre dans le cloître transformé en passage public, espace minéral quadrangulaire daté du XVIe siècle. Au-dessus des galeries, se situaient les dépendances monastiques aujourd'hui utilisées par la municipalité qui les a transformées en bibliothèque et autres bureaux municipaux. Les ogives et leurs croisées sont elles aussi dans le style gothique flamboyant. L'aile orientale fut sans doute naguère une chapelle dont les murs ont été détruits : les croisées d'ogives portent encore les restes de peintures bleues et or ; les clés de voûte sont toutes ornées de superbes blasons. L'aile occidentale, différente – les arcs sont surbaissés ou en anse de panier – est plus récente. D'après la guide de 2013, il y a longtemps déjà que cet espace a été utilisé comme marché, en particulier au gras et eau-de-vie.


Aile occidentale du cloître : arcs en anse de panier

Palmier d'ogives ; galerie du cloître

La tour de la cathédrale depuis l'hôtel Continental


Ouvertures flamboyantes dans la façade méridionale

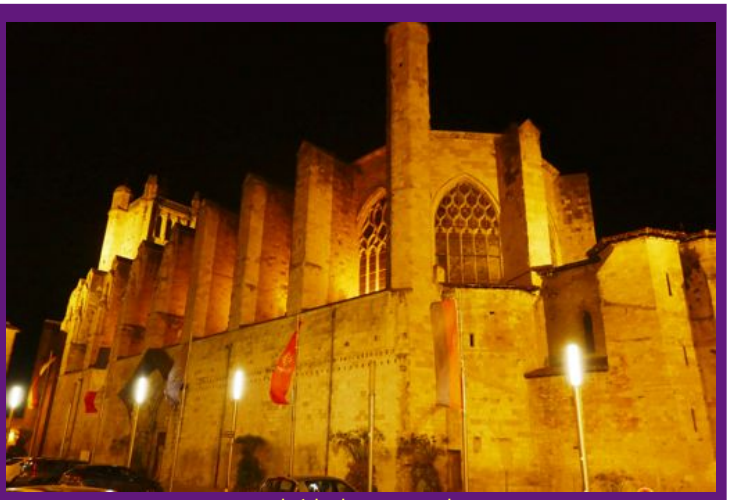
Retour vers l'hôtel restaurant en déambulant dans les ruelles pentues du vieux Condom. Elles conduisent à la Baïse dont le miroir immobile reflète la haute façade de l'ancien moulin. Sous la lumière mordorée du soleil déclinant, cette ancienne construction industrielle devient superbe.

De retour à l'hôtel, chacun s'offre un pousse râpière et quelques olives dans le jardin de l'hôtel. En ce mois d'octobre, le changement climatique est particulièrement sensible : la soirée est très douce, très agréable. L'été écoulé et, en particulier, un mois de septembre ultra sec ont fait descendre le niveau de la Baïse si bas que la navigation y est interdite. Depuis les deux ponts qui franchissent la rivière, on ne se rend pas vraiment compte de ce niveau si bas car l'eau est retenue par le barrage du vieux moulin. On devine, aux lourdes portes qui ferment le port, le caprice d'un cours d'eau pouvant largement sortir de son lit. Mais pour l'heure, les organisateurs, doivent remplacer la séquence "navigation" par une autre visite, de la pâtisserie, par exemple, ce qui ne serait pas un grand inconvénient.

Place Bossuet

Le repas est servi à 19 h 45 : terrine de canard, oignons confits, lapin au floc de Gascogne et pommes de terre en purée. Gâteau, fruits rouges. Après ce repas gastronomique, il me reste du temps pour remonter vers la cathédrale et espérer trouver le monument illuminé. La douceur vespérale incite à la promenade.

Le clocher tour


La cathédrale et son chevet

DIMANCHE 14 OCTOBRE

La météo annonce pluie et vent mais je découvre un ciel parfait autour du clocher de la cathédrale. Certes, la chambre donne sur la route, j'entends la circulation mais j'ai une très jolie vue sur la rivière et la vieille ville. Cet hôtel Continental est finalement très correct, bien placé, à quelques pas du centre-ville. Mais que s'y passe-t-il lorsque la Baïse en crue vient lécher les pas des portes de l'hôtel et, parfois, s'insinuer dans le bâtiment ? La porte hermétique, à l'entrée du port, est-elle efficace ?

Le petit déjeuner est proposé sous forme de buffet (jus d'orange, café au lait, croissant) générateur de déchets : petits pots de confiture, yaourt, beurre, portions de miel, emballages du sucre... Dommage. Il faut admirer (ou au moins regarder) les très belles peintures exposées dans la salle à manger de ce restaurant. Elles ont un air rétro qui me renvoie au temps déjà lointain des Dauphine et des pompes à essence manuelles : on y voyait circuler le liquide rosé et tourner une boule rouge dans la tuyauterie transparente.

Il fait très beau et doux lorsque, vers 9 h, nous sortons de l'hôtel pour reprendre le bus que Kléber est allé chercher sur son parking. Quelques personnes, dont le chauffeur, sont logées dans un autre hôtel, de l'autre côté de la rivière. Nous partons à 9 h 10 par la D 931. J'ai compris que la visite (guidée) de la ville n'est pas prévue ; faut dire qu'elle a déjà été faite le 6 avril 2013.

Nous roulons jusqu'à Gondrin pour visiter une pâtisserie spécialisée dans les croustades de Gascogne, en remplacement de la navigation impossible. Dans le Gers, la croustade est le dessert préféré lors des réunions de famille et des fêtes. Nous sommes invités à entrer dans la cuisine où se fabriquent les croustades. La pièce est grande, occupée par une immense table et divers appareils tels que des fours électriques ou des chariots portant les plateaux. Nous nous installons tant bien que mal autour de cette table, face au maître de cérémonie.

LES CROUSTADES

Bruce, notre professeur de croustade pour ce matin, nous présente un kilo de pâte pétrie durant dix minutes puis laissée huit à douze heures au réfrigérateur (travail fait la veille, bien sûr). Il pose cette pâte sur une grande table. Évidemment, pour cette visite explicative, tous les ingrédients ont été préparés à l'avance. Les pommes golden sont épluchées et tranchées avec une machine rotative, mises dans du sucre et de l'armagnac toute la nuit, au frigo. La pâte est remise à température ambiante durant une heure et demie.

La pâte est d'abord étirée une première fois puis laissée reposer quelques minutes avant un second étirement qui se fait à la main. Le maître de la pâte la saisit et l'étire jusqu'à ce qu'elle recouvre toute la table, prenant soin de ne pas la déchirer et de la faire légèrement déborder de la table. Sa finesse est exceptionnelle, sa souplesse incroyable. La table mesure beaucoup plus de deux mètres carrés de superficie, proche de trois, sans doute. Cette opération me surprend car je ne m'attendais pas à un tel spectacle et n'en comprends pas encore la raison. Cette opération, autant délicate que spectaculaire, est suivie par la mise en marche des ventilateurs qui doivent assécher la pâte. Le pâtissier profite de ce temps pour peler et couper les pommes avec sa machine manuelle, très efficace. Qu'une pâte puisse être manipulée de la sorte dépasse mon imagination. Elle devient si fine qu'on pourrait lire un journal à travers.

Une fois sèche, la très fine feuille de pâte est en partie beurrée avec du beurre fondu : elle devient translucide. Puis les bords de la pâte sont coupés. Du sucre en fine poudre est répandu sur la pâte puis, sans aide aucune hors une lame tranchante, notre homme découpe

Peinture d'Ugo Pioppo : pompes à essence

Photo Comité du Monteil

Étalement de la pâte devant les yeux ébahis

de multiples disques de pâte sur les parties enduites de beurre fondu : les disques sont presque transparents et tous égaux : du grand art, un tour de main remarquable. Il superpose alors les disques en neuf couches et les met dans un moule. Les disques ont l'exacte dimension des moules : résultat d'une longue expérience. Découpe à main levée ! Il dépose ensuite, sur cette pâte aux formes du moule, les tranches des trois pommes, ajoute du sucre, du beurre fondu et de l'armagnac, bien évidemment. Avec une dextérité surprenante, il recouvre le tout de chiffonnade fabriquée avec une partie de la pâte non utilisée. Ne reste plus qu'à enfourner à 200° et à laisser cuire trente minutes. À 10 h 15, la leçon est terminée : nous passons à la dégustation ; les portions qui nous sont réservées sont excellentes. Comment résister à deux, à trois portions ? Gourmandise, quand tu nous tiens ! Armagnac, que d'excellentes choses on prépare en ton sein...

Si, pour nous, l'intérêt de cette visite est de découvrir un savoir-faire, pour l'entreprise, il est de vendre des croustades sans aucun intermédiaire. Combien Kléber en a-t-il rangées dans les coffres de son bus, je l'ignore mais pas moins que plusieurs dizaines. Longue était la queue pour se faire servir ! Nous ne sommes pas encore partis que deux autres bus déversent leurs clients dans la boutique à croustades. Les vieux (les dos argentés, c'est plus joli) font vivre le commerce !

Nous, nous devons tuer le temps en attendant le déjeuner, le programme ayant été bousculé par manque d'eau dans la rivière. 11 h : nous sommes de retour à Condom. Kléber nous dépose sur le parking en bas de la ville et chacun peut faire ce qu'il veut, même revenir à pied à l'hôtel. La messe se tenant dans la cathédrale, sa visite est impossible. Visiter une ville, même petite, en quartier libre, n'est jamais très rentable. Après avoir vu quelques rues et ruelles, je décide de revenir par moi-même vers l'hôtel. Heureusement, il fait très doux et très beau.

La Baïse, dans la traversée de la ville, s'étale derrière un barrage qui détourne les eaux de la rivière vers un grand moulin sans doute désaffecté. On ne perçoit donc pas vraiment le manque d'eau. Un article, dans le journal feuilleté à l'hôtel posait la question de savoir si la Garonne pourrait un jour être sèche. Pas, bien sûr, sur la partie soumise au marnage mais en amont ? Le fait que l'on puisse poser la question me surprend : des gens imaginent donc possible traverser la Garonne à pied sec... Ce temps de mi-octobre est-il un bienfait du réchauffement climatique ? Hier, à Lectoure, entre les parapluies roses, les marronniers désorientés avaient une nouvelle poussée de feuilles et de fleurs...

Déjeuner à l'hôtel. Floc offert en apéritif par le Comité. Le vin proposé est un côte de Gascogne IGP La poste. En entrée, mesclun avec noix et tranche de foie gras sur pain brioché ; porc aux pruneaux, haricots verts, champignons. La viande très tendre, très bonne. En guise de dessert, une part de tarte aux noix de pécan : étonnant, excellent. Café. Les peintures hyperréalistes exposées dans le restaurant montrant des scènes anciennes : pompes à essence manuelles, Dauphine, Aronde, moto Vespa, camion Citroën en tôle ondulée. Le peintre s'appelle Ugo Pioppo.

CHÂTEAU DE CASSAIGNE

Dernière partie du voyage : l'après-midi. Vers 13 h 55, nous quittons Condom en direction du château de Cassaigne où nous arrivons peu après 14 h. Le 6 avril 2013, nous étions déjà venus ici : je reconnais le château en U, les grands arbres, les douves... Un pont de pierre enjambe le fossé : nous sommes dans la cour. Fermée sur trois côtés, elle s'ouvre sur l'orient. Jolie façade autrefois symétrique, dominée par un petit fronton arrondi. Nous sommes aussitôt invités à gagner le village et à attendre devant le parvis de la chapelle qui, autrefois, dépendait du château. Aujourd'hui, elle est l'église du village. L'ori-

Décoration finale par les mains fertiles

Image www

Mobylette bleue devant une publicité Dubonnet

gine du bâtiment remonte à 1247 lorsqu'il était une forteresse gasconne chargée de défendre les terres du Comte d'Armagnac face aux Anglais présents dans l'Agenais. Mais son histoire ne commença vraiment que lorsque qu'il devint propriété des évêques de Condom qui venaient, à partir du XVe siècle, y passer leurs étés après s'être lassés de l'inconfort du château de Larressingle. L'architecture fut alors largement ouverte vers le village et le moutonnement du paysage. Au cours des trois siècles suivants, divers travaux en feront la demeure que l'on voit aujourd'hui. Confisqué sous la Révolution et mis en vente en tant de bien national, il fut acheté par les villageois. C'est en 1827 qu'il est acheté par Mme Faget dont les descendants sont encore, aujourd'hui, les propriétaires ; c'est la huitième génération qui nous accueille cet après-midi. Nous apprenons qu'autrefois, l'entrée se faisait par le village et non par la cour. Aujourd'hui, si nous sommes ici, ce n'est pas à cause des évêques mais parce que, autour du château, s'étendent trente-cinq hectares de vignes hautes dont on fait l'armagnac, la liqueur magique des pèlerins en chemin vers le champ des étoiles. Les cépages cultivés ici sont le merlot, le cabernet franc et le sauvignon, le colombard, l'ugni blanc et la folle blanche. Ce dernier cépage, qui ne représente plus que 1 % du vignoble était, jusqu'en 1890, le principal cépage pour les eaux-de-vie d'armagnac.

Vers 14 h 30, le ciel se couvre, le vent se lève mais qu'importe : nous visitons le chai. Un film sur l'économie du château nous est proposé sur un écran large.Puis les explications commencent. Qui donc saura répondre à cette question : quel était l'usage de cet espace, au temps merveilleux du château ? Parce qu'il est envahi de barriques et de tonneaux, la réponse n'est pas aisée même pour ceux qui étaient là cinq ans auparavant (il y en a !). C'est une ancienne salle de garde construite au XVe siècle : l'épaisseur des murs y garantit une température constante, idéale pour un bon vieillissement de l'armagnac. Sous les trois grands arcs de pierre qui soutiennent le plafond de cette vaste salle, les foudres et les fûts murissent, en silence et en secret, la liqueur d'armagnac. Dès le XIVe siècle, la viticulture faisait la richesse du château au point que le diocèse de Condom fut l'un des plus riches du royaume lorsque Bossuet en était évêque (1669 - 1671). Les foudres contiennent onze hectolitres de vin, les fûts, appelés pièces, seulement quatre cents litres. La personne responsable des visites nous explique le vignoble, les cépages, les vins et la fabrication de l'armagnac qui n'est qu'une eau-de-vie vieillie pendant des années dans les foudres de chêne et dont elle prend le goût et la couleur. Le jeune armagnac n'a que trois années d'âge : c'est le temps minimum qu'il doit passer en fûts. Entre six et huit ans, il est encore jeune et fort mais plus il vieillit, plus il perd en degré alcoolique : ce que notre commentatrice appelle la part des anges. L'armagnac doit attendre dix ans pour devenir "normal", mot qui sans doute ici, au cœur de la Gascogne, doit signifier excellent. Âgé de quarante ans, l'armagnac atteint sa pleine maturité et aussi sa plus grande valeur. Il faut en apprécier la douceur, la rondeur, le velouté. À quarante ans, l'eau-de-vie prend un goût de vanilline. Chaque année, 3 à 5 % du contenu des fûts s'évaporent. Le houillage est alors nécessaire pour remettre, dans les fûts, le niveau à ras bord. J'ai compris qu'après quarante années passées dans les foudres de chêne, il était temps pour l'armagnac de d'être entreposé dans des dames-jeannes de verre. Il ne vieillira plus. Des armagnacs d'âges différents sont parfois assemblés mais, s'ils se révèlent excellents, ils sont alors millésimés. L'armagnac hors d'âge a plus de dix ans. L'armagnac trois étoiles a quatre ans, le napoléon, cinq ans et le XO – extra old – a plus de dix ans. Nous apprenons qu'en ce château, on fabrique aussi du vin et du floc : nécessité de s'adapter à une clientèle qui préfère de plus en plus le vin et le floc à l'armagnac traditionnel.

Par les couloirs, nous entrons dans le château proprement dit. Dans une petite pièce a été aménagé un

Façade orientale du château de Cassaigne

Côté village : château et chapelle

"orgue à odeurs". Une vingtaine de produits sont enfermés dans leurs boîtes ; en pressant les poires et en approchant le nez de l'orifice, on doit deviner de quelle odeur il s'agit. Certaines odeurs sont facilement reconnaissables : rose, noix, coing, cacao, vanille. D'autres le sont moins : chêne, tilleul...

Nous visitons la très belle cuisine, autre fierté des propriétaires. Construite au XVIe siècle, elle est voûtée d'une coupole surbaissée faite de briques réfractaires, à la manière d'un four à pain. Vaste cheminée, tourne-broche à contrepoids, évier en pierre, four à pain, potence avec une poulie pour soulever le gibier, garde-manger à fine toile métallique, siège à sel, moine et bassinoire en cuivre, chaudrons en cuivre, vaisselle en cuivre et vaisselle venue de l'autre côté du monde, fers à repasser à épaisse semelle métallique, sont parmi les autres attraits de cette belle pièce, sans doute la pièce la plus authentique du château.

C'est dans cette cuisine que l'on nous lit un texte daté de 1310 vantant les vertus de l'armagnac. Cet alcool était apprécié des pèlerins car il soignait leurs blessures et leurs douleurs. Sans doute est-ce eux qui propagèrent la réputation de l'armagnac tout au long du chemin vers Compostelle, lui offrant une publicité inégalable à l'époque. Voici quelques-unes des quarante vertus de l'armagnac, certaines fantaisistes, d'autres plus réalistes.

"Cette eau, elle cuit un œuf, elle fait disparaître la rougeur et la chaleur des yeux, elle guérit les hépatites si on en boit avec sobriété. Elle aiguise l'esprit si on en prend avec modération, rappelle à la mémoire le passé, rend l'homme joyeux au-dessus de tout, conserve la jeunesse et retarde la sénilité. Elle calme le mal aux dents, elle est utile à la femme enceinte, si elle en boit de temps en temps modérément…"

Puis nous dégustons différents armagnacs dont un de six ans, à chauffer dans la main pour en extraire tous les parfums. Et un de trois ans. Les amateurs ne refusent pas l'extra old. Après avoir empli les soutes du bus de croustades, quoi de mieux que de les combler de bouteilles d'armagnac ou de floc de Gascogne ?

Nous revenons au bus peu avant 16 h, après avoir regardé les daims dans le parc. Le vent s'est levé, la fraîcheur est arrivée, les nuages ont chassé l'azur. Changement de temps très rapide : l'automne est là, la pluie vient.

Nous partons, fuyant le mauvais temps annoncé ce matin. Le voyage qui nous a fait circuler dans un mouchoir de poche, dans une petite partie du nord de la Ténarèze, est fini. Il nous reste à revenir chez nous, ce qui est le travail de Kléber. Après la traversée de Nérac, le chauffeur gagne l'autoroute à Mas d'Agenais. Il pleut. Deux chevreuils, dans un champ de maïs moissonné, regardent le bus passer. Halte sur l'aire de Mas d'Agenais, vers 17 h. Une heure plus tard, nous voici au péage de La Brède. Puis c'est la rocade et, comme d'habitude, Kléber, une fois qu'il a négocié le rond-point précédent le Bourgailh, prend la parole pour son traditionnel remerciement : "*Messieurs dames, c'est maintenant le moment de nous séparer. Il m'a été remis une enveloppe et je vous en remercie.*" Encore quelques tours de roues et c'est la fin du voyage. Il est 19 h.

Photo Comité du Monteil

Barriques entreposées dans le chai

Cheminée et mobilier ancien

Écrit par Jean-Pierre Lazarus en avril 2019
d'après les notes et les photos prises au cours du voyage.
Les photos sans cartouche sont de l'auteur.